

La maison

J'ai mille ans, ou presque. Ma jeunesse est fort lointaine, pourtant je m'en souviens bien. J'ai vu des collines s'éroder, des cours d'eau se tarir et d'autres dévier de leur lit pour tracer un nouveau chemin. J'ai vu des forêts naître et certaines brûler. J'ai vu des routes s'élargir, des ponts enjamber les fleuves, des hameaux pousser autour d'une simple mesure et devenir des villes. J'ai senti les racines d'arbres plusieurs fois centenaires forcir et s'approcher de mes fondations et leurs fruits mûrs tomber et nourrir ma terre, saison après saison. J'ai vu leurs ramures s'étoffer et leurs feuillages s'étendre, mais jamais jusqu'à me

protéger des éléments, car aucun arbre n'était assez grand, assez haut, assez imposant pour me couvrir entièrement ; pourtant au fil des décennies, j'ai parfois senti, non sans plaisir, un doux ombrage filtrer la morsure de la fournaise sur un contrefort, une porte, quelques tuiles. Il est vrai aussi qu'avec le temps, j'ai appris à aimer le soleil, à m'y chauffer la peau, comme les lézards sur mes murs.

Ces arbres, je les ai aussi vus mourir, en proie à la soif, à la foudre ou simplement à la vieillesse. Sans parler des vents et des orages qui les faisaient ployer pendant des jours jusqu'à se briser sur mes murs ou s'effondrer sur mon toit comme du vulgaire petit bois, mais ces péripéties ne furent jamais pour moi que quelques égratignures. Les plus nobles d'entre eux ont fourni mes poutres maîtresses. Leur présence a toujours été paisible et digne, bien plus en tout cas que celle des humains qui ont réveillé mon âme en élevant mes murs, et surtout de tous ceux, pauvres fourmis mortelles, qui les ont suivis.

Rome, dit-on, ne s'est pas faite en un jour : j'ai pour ma part mis près d'un siècle à atteindre ma taille et mon plan actuels. Je suis, je crois, de belles proportions et d'une disposition harmonieuse. Imaginez trois ailes, chacune de la

taille d'un logis, élevées sur deux niveaux autour d'une cour carrée pavée où l'on peut jouer. Le quatrième côté est clos d'un haut mur d'enceinte percé d'une lourde porte en bois à double battant, qui nécessite plusieurs hommes pour l'actionner. Un porche de taille plus modeste, protégé d'une grille, scinde l'aile sud dans une parfaite symétrie et sert d'entrée au quotidien. Mon aile sud possède deux autres particularités : une vaste galerie tournée vers la cour et une tour d'angle carrée. On m'a également adjoint une petite chapelle, au nord. L'ensemble est intimidant, mais non sans grâce.

Replonger dans cette époque qui me voyait grandir chaque année un peu plus me procure d'indescriptibles sensations, des émotions qui se rapprochent sûrement de ce que les hommes appellent le bonheur. Ma pierre est lourde, blanche, lisse, tout en élégance. Arrachée aux entrailles de la terre, elle a été charriée sur des kilomètres et taillée pour moi seule. Les réminiscences de cette haute enfance sont comme un rêve brumeux, une somnolence intermittente dont je n'ai émergé qu'au bout de longues années, quand ma première aile fut terminée. Mais à partir de là, ma mémoire est pleine et entière.

Les travaux continuaient, gigantesques, harassants, sous le soleil comme sous la pluie et la tempête; les animaux s'épuisaient sous leurs bâts, les hommes étaient remplacés par leurs fils. J'exigeai presque une forêt pour mes charpentes, mes planchers et mes menuiseries, et une carrière entière pour mes murs! Il fallut creuser un puits; construire un four, une forge, des ateliers, des abris pour les humains et les bêtes qui œuvraient à ma construction. Un village industriel était sorti de terre à ma seule attention, avec ses contremaîtres, ses artisans, ses apprentis! Le bruit ne s'arrêtait jamais. Les hommes criaient leurs ordres pour couvrir le grincement des poulies et le souffle de la forge, les femmes sonnaient la cloche pour annoncer la soupe et le pain matin et soir. Et chaque jour je me déployais un peu plus, gagnant en vigueur et en prestance! Qui a connu cette sensation-là en reste nostalgique à jamais.

Puis je m'éveillai un matin d'hiver pour constater que le dernier élément de ma bâtisse était terminé. Ma tour, plus haute de près de six mètres que le reste de mes bâtiments, m'offrait désormais un panorama incomparable sur mes terres, et bien au-delà. D'un coup, mon regard portait tellement plus loin, à des kilomètres à la ronde.

L'édifice étant percé d'étroites fenêtres sur ses quatre pans, cavaliers, marcheurs, carrioles, rien ne pouvait échapper à ma vigie. Les hommes s'en réjouissaient, jugeant l'avantage stratégique. Mais pour moi, l'intérêt était tout autre. Avec la tour, mon univers s'élargissait, et j'accédai à ce que je convoitais le plus : la connaissance. Comme servi sur un plateau, le monde s'offrait à mon insatiable curiosité. À une autre époque, et dans d'autres lieux, sans doute aurais-je aimé être une immense bibliothèque, une université, pour le savoir qu'elles détiennent. Mais là, ma bibliothèque était buissonnière, aussi loin que portait mon regard. Ma nouvelle ligne d'horizon se découpait de massifs montagneux et de forêts jusque-là invisibles, boisées d'essences inconnues et odorantes et habitées de bêtes que je découvrais pour la première fois. Dans les plaines et les vallées, des villages entiers apparaissaient avec leurs maisons, leurs échoppes et leurs églises. Des fermes immenses s'étendaient sur les terres les plus riches, plantées de céréales, d'oliviers et de fruitiers. Des voyages inédits s'offraient à moi dans le miroitement du soleil, entre vignes et garrigue, le long de cours d'eau qui filaient vite et loin, au creux de chemins pierreux jusque-là bien discrets.

Je passais des heures à m'évader alentour sans jamais me lasser, observant au fil des siècles mon environnement évoluer avec le percement de nouvelles voies, la construction de nouveaux ouvrages et le développement de nouveaux bourgs. Ma chair est issue de la terre et mes fondations sont profondes, certes, mais je ne suis pas casanière et j'ai toujours aspiré à autre chose qu'à l'immobilité. Combien de fois n'ai-je envié l'aigle majestueux tournoyant haut dans le ciel, presque autant que la timide fauvette sautillant à son gré, de haie en haie ?

Ma tour, mon escalier, mes grilles, ma galerie, l'épaisseur de mes murs : tout en moi inspire la force, le respect. On me dénomme parfois maison de maître, mais je n'ai que mépris pour cette appellation ; car je suis forteresse, je suis château et ne connais aucun maître. Certes, j'ai eu de bien nombreux habitants, puissants ou faibles, souvent des familles entières ou des communautés. Mes larges murs, mon solide toit et mes imposantes cheminées les ont protégés du mistral, du froid, des pluies et de toutes ces intempéries qui laissent les hommes si démunis. J'ai abrité leurs pauvres possessions, stocké leurs vivres et leurs récoltes, caché leurs futiles trésors ; mes lourdes

portes et mes grilles ont su décourager les voisins jaloux, les pilleurs, les importuns.

Des générations sont nées ici, pareilles à des nichées de souriceaux, dans mes greniers autant que dans mes plus belles salles voûtées. Le tout premier vagissement me surprit par sa force, mais il ne différait guère, au fond, de ceux dont j'avais coutume avec les animaux alentour. L'affaire était courante ; je m'y habituai vite. Certains petits ne résistaient pas au-delà d'une nuit glaciale. Ceux qui grandissaient se pensaient plus chanceux. Promis à une vie courte de travail et de servitude, l'étaient-ils vraiment ? J'en doute. Naître près de la cheminée offrait parfois un privilège, la promesse d'un ventre plein et d'une existence plus douce – à supposer que la guerre, la maladie, l'ignorance ou la bêtise ne s'en mêlent pas. Au fil des siècles, mes habitants sont devenus de moins en moins nombreux, et il m'est même arrivé de rester seule pendant un certain temps – bien douces périodes. Mais une chose est certaine : aucun de ces humains ne me posséda jamais, bien que plusieurs d'entre eux en aient été convaincus. Certains ont cru m'acheter, d'autres me gagner par le droit d'aînesse, d'autres encore m'obtenir par la force ; mais aucun, jamais, ne fut mon

maître – au mieux mon régisseur. Il m'est arrivé de garder en mémoire une voix, un visage, quelque péripétie; mais aujourd'hui, presque tout ce qui les concerne s'est effacé.